

# FONT-TURBAT

un refuge,  
des montagnes,  
des hommes



27-10-69

Dessin d'Olivier Paulin (27.10.69)

*Numéro spécial du  
"Petit Echo de l'Alpe Matheysine"  
publié à l'occasion du trentième anniversaire  
du nouveau refuge de Font-Turbat  
septembre 92*

des grandes cavalcades dans nos « bons » rochers pourris de l'Oisans en général et du Valjouffrey en particulier ? là, point de voies très difficiles à suivre topo en main. C'est une question d'habitude, de flair. On tâte la prise, on l'éprouve avant de s'accrocher. On est libre, libre des topos-guides, loin des voies rebattues et de la présence de cette humanité sestogradiste orgueilleuse de sa technique, de sa virtuosité et de ses instruments. Mais pourquoi mépriser ces cailloux sous prétexte que certains bougent ? Ne sont-ils pas aussi nobles que les autres ? N'est-ce pas chez eux que l'on trouve l'aventure et la libération de tous les esclavages quotidiens. »

Ceux qui ont bien connu Pierre n'ont pas oublié comment cet amour pour les « cailloux qui bougent » se retrouvait dans ses époustouflantes démonstrations lorsqu'il s'agissait de descendre un pierrier en courant, exercice dans lequel il était sans égal.

On n'a pas parlé de l'homme public (élu au conseil municipal de La Mure), ni de ses responsabilités dans le domaine social (création de l'association VVM – Vivre et vieillir en Matheysine – en 1981) ou culturel (Musée matheysin), pas plus que de ses activités de médecin-commandant des pompiers ni de ses recherches dans le domaine de l'histoire ou de la toponymie. On n'a pas évoqué non plus ses voyages lointains : expéditions en Afghanistan (1969), au Pérou

(1971), au Kurdistan turc (1973), au Pamir soviétique (1977). Autant d'aventures qui ne lui ont jamais fait oublier ses montagnes favorites du Dévoluy ou du Valjouffrey. Dans un moment de mal du pays, n'est-il pas allé jusqu'à baptiser « combe matheysine » (en français dans le texte) un haut vallon glaciaire perdu au fond d'une cordillère péruvienne ?

On ne dira rien de tout cela, il faudrait un livre. On terminera sur un éloge de l'homme : chaleureux, simple, direct, attachant, enthousiaste, aimant rire et chanter avec ses amis, facétieux parfois, fidèle en amitié... A la lecture de ces compliments et s'il était encore parmi nous, il répondrait sans doute par une de ses formules favorites : « *Tudieu, tu crois que je mérite vraiment tout ça ?* » avant de conclure, comme il l'écrivait à un de ses amis en 1993 : « *te connaissant, je sais que tu es incapable de remplir des pages de flagorneries. Alors serait-ce vrai ? Ces écrits m'aideront au moins à mourir sereinement mais en attendant — j'espère attendre encore longtemps — ils m'aident à me retirer sereinement sous mon arbre ...* » évidemment face à l'Olan et à l'Obiou, ses deux montagnes sacrées.

« *Pierre Barnola, l'homme qui a su faire découvrir et aimer le Valjouffrey à des générations d'alpinistes* », peut-on rêver plus bel hommage ?

## Le Valjouffrey et les Paulin (s), une histoire de famille

**Gilbert...** Un nom revient fréquemment dans la chronique alpine du Haut-Valjouffrey entre 1925 et 1939, c'est celui de Gilbert Paulin, souvent associé à ceux de Charles Buisson ou de Léon Royer. Ce grimpeur a fait partie de la petite équipe de Matheysins qui, sous l'impulsion du Docteur Edmon Mazauric, a écumé les sommets du Valjouffrey et réalisé un certain nombre de premières.

Gilbert Paulin (1906-1975) a été pendant une quinzaine d'années une des têtes de file de l'alpinisme matheysin, fort actif à l'époque. Né à La Mure où il passe sa prime jeunesse, avant de partir à Lyon pour ses études de vétérinaire, il se

tourne tout naturellement vers les montagnes proches, celles du Valjouffrey, pour y satisfaire sa soif de découverte et d'aventure

On le trouve pour la première fois à Font-Taine en compagnie de Jean Argelès les 17 et 18 août 1927 pour une tentative à la face nord de l'Olan contrariée par un violent orage.

4 et 5 août 1928, aiguille d'Olan et pointe Mamin sont enchaînés dans la matinée par une petite équipe de la SAM (le Dr Mazauric et sa femme, Argelès, Paulin, Buisson)

Le lendemain, Paulin et Buisson font l'Olan avant d'aller gravir le pic d'Aillot en couchant à la cabane de la Basse-Pisse.

Insatiable, Paulin est de retour du 18 au 20 août,

cette fois en compagnie de Léon Royer, pour une nouvelle ascension de l'Olan. Il en laisse un récit précis dans le registre du refuge : « *en passant par l'Epaule et la pointe Pendlebury. Départ à 4h45. Montée par le col Turbat. Avons suivi l'arête jusqu'au premier piton important que nous virons par la droite pour aboutir au glacier du Clot, traverse dans son milieu. Remontons à une petite brèche très aiguë située sur l'arête séparant le glacier du Clot de celui de Combe-Froide. Après une vire sur la face de Combe-Froide, nous remontons l'arête jusqu'à un grand gendarme très abrupt qui nous oblige à prendre une vire au dessus du glacier du Clot. Une succession de vires et d'escaliers dans un couloir nous conduit à une petite arête qui rejoint l'Epaule au point de soudure de l'arête venant de l'arête du col Turbat et de celle dominant Combe Froide. Le passage de la brèche (point où s'était arrêté Cust lors de sa tentative avec Pendlebury) nous paraît assez délicat mais ensuite l'arête est facile et nous atteignons la Pendlebury à 13h30. Nous descendons dans la*

*brèche séparant la Pendlebury de la cime Coolidge que nous escaladons par une vire très à gauche de l'itinéraire de montée par le Valgodemard. Sommet à 14h45. Descente par la face nord ralentie par la neige fraîche. Arrivée refuge 21 h. Course intéressante, présentant assez souvent des points d'escalade sérieuse. »*

Une semaine plus tard, Paulin est encore à Font-Turbat avec Royer et Agnès Missiroli, un des rares éléments féminins de la SAM. Tous trois gravissent l'aiguille d'Entrepierroux. On retrouve la même cordée l'année suivante pour une traversée de l'Olan (le 14 juillet 1929)

L'été 1930 commence assez mal. Il pleut ou il neige du 23 au 25 juillet pendant que la cordée Paulin-Royer séjourne au refuge. Du coup, Paulin revient le 29 pour skier sous l'aiguille

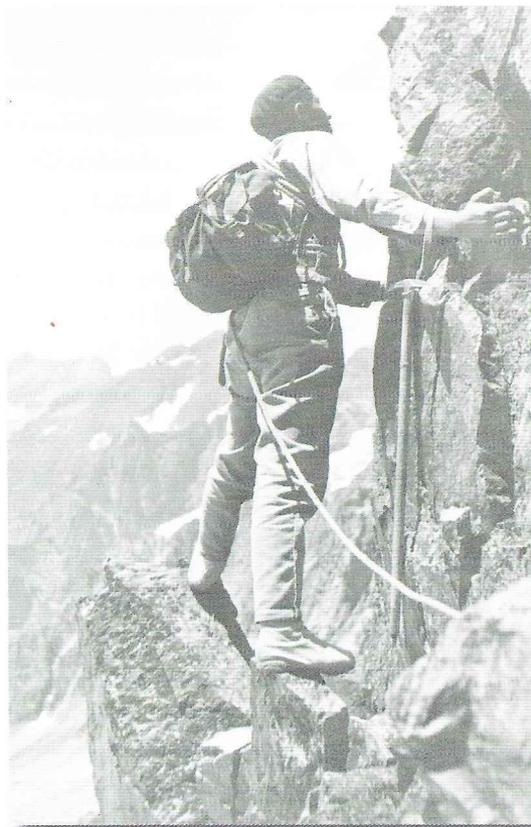
d'Olan... et remonte récupérer ses skis le lendemain. Début août, revoilà la cordée de choc Paulin-Royer essayant d'ouvrir une voie nouvelle dans la face sud de la pointe Maximin. Elle a plus de chance le 31 août : « *course intéressante, sans difficulté* [cotation PD selon le guide Labande, itinéraire 565] *et pouvant être faite très rapidement* ». Au total, Paulin séjourne au moins une douzaine de jours à Font-Turbat (sur un total

déclaré d'environ 160 nuitées), ce qui en dit long sur son attachement au Haut Valjouffrey.

En 1931, il gravit successivement les Arias puis l'arête nord de l'Olan avec Noëlle Bonniot. Son activité alpine débordante suscite sans doute quelques jalousies. Un détracteur, évidemment anonyme, a cru bon d'ajouter en marge ce commentaire déplacé : « *a tout vu, tout lu, tout entendu* ».

Le registre du refuge est discret sur l'activité de Gilbert Paulin entre 1932 et 1939. On sait seulement qu'il participe activement aux recherches, lors de la disparition de Zwingelstein et de son compagnon de cordée au

cours de l'été 1934. Son dernier passage est signalé le 15 juillet 1939. Paulin appartient désormais au GSM (Groupe Skieurs Matheysins), fondé en 1935 par son mentor et père spirituel, le docteur Mazauric, suite à une scission survenue au sein de la SAM. Après son divorce, Gilbert Paulin quitte la Matheysine, s'installe à Evian où il continue à exercer sa passion dans les montagnes du Chablais (première dans la face nord du mont de Grange en 1939), et jusque sous terre (exploration du gouffre d'Antiguerret en 1945 et 1960). Désormais éloigné de sa Matheysine natale, il y reviendra parfois pour y revoir son vieil ami Mazauric et évoquer avec lui des souvenirs de cet âge d'or de l'alpinisme matheysin en Valjouffrey, dont il a écrit les plus belles pages.



Gilbert Paulin. Coll. Olivier Paulin

## Quelques premières de Gilbert Paulin en Valjouffrey

Arête sud de la pointe Henriette le 22 juillet 1928 (avec Argelès et Buisson)

Arête nord et face sud de la pointe d'Aillot le 8 août 1928 (avec Buisson)

Arête ouest de la Muzelle le 4 août 1929 (avec Chomat, Gazin et Royer)

Versant nord des Mourres Rouges le 13 juillet 1930 (avec Royer)

Face sud-ouest de la pointe Maximin le 31 août 1930 (avec Royer)

### ... et Olivier

Gilbert Paulin a eu un fils, Olivier, lui aussi passionné de montagne et les hasards de la vie nous ont permis de faire sa connaissance et de sympathiser. Il y a une dizaine d'années, Pierre Barnola lui avait demandé d'évoquer son père dans le cadre de la brochure consacrée à *Trente ans d'alpinisme matheysin*. Voici la réponse, pleine d'humour et d'émotion qu'avait faite Olivier

« J'ai peur que vous n'avez que quelques souvenirs fort subjectifs du genre « petite madeleine » (et le titre *Du côté de la Swan* a déjà servi, je crois). En effet, je suis né d'un second mariage de mon père avec une thononaise pure race, ce qui fait que ma montagne sacrée est la dent d'Oche, comme chacun sait. De plus, mon père avait presque arrêté la montagne quand je suis né [1949], c'est d'ailleurs pour moi un inguérissable regret de n'avoir pas le souvenir d'une course ensemble... Mais le sang dauphinois devait être fort car l'Oisans fut mon terrain de prédilection pendant longtemps. A un retour d'expédition au Mulkila en juillet 1983, tous les copains étaient en vacances je ne sais où et mon premier réflexe pour le week-end fut d'aller faire seul l'arête nord de l'Olan. Pèlerinage aux sources vers cette autre montagne sacrée et bien sûr méditation au sommet sur notre vie éphémère puisqu'aussi bien mon père que le docteur Mazauric étaient venus ici, que l'Olan n'avait pas pris une ride mais qu'eux avaient disparu. Quant à moi...

Ne restait que le vieil album de photos de mon

père avec une liste de premières écrite de sa main : pointe d'Aillot arête nord avec Buisson, pointe Henriette avec Argelès et Buisson, pyramide de la Pierre avec Royer, Muzelle arête ouest avec Chomat, Gazin et Royer, Obiou face nord en été et en hiver... Et puis des récits entendus à la maison qui m'avaient marqué, bien avant mon entrée au CAF Léman en 1965, des tentatives à la nord-ouest de l'Olan avec échappée vers l'arête nord, ou bien mon père arrondissant ses bras devant lui pour montrer le débit des cascades qu'il fallait traverser avec le risque des chutes de pierres lors d'une retraite sous l'orage dans la face nord des Souffles ou encore le récit de la mort de Buisson en solitaire dans cette même paroi. Un tableau de Guettat daté du 29 septembre 1929 est encore chez ma mère avec la mention « en souvenir de

l'accident des Souffles ». Mon père n'avait pu accompagner Buisson ce jour-là, ce que lui reprocha amèrement la mère de ce dernier (on imagine l'ambiance en plein Breuil !). Buisson dont mon père trouvait qu'il grimpeait trop sur les bras en envoyant force pierres (grave péché en Valjouffrey), alors que Royer, lui, n'envoyait rien. Un bon grimpeur, ce Royer, et avec des relations. Dans l'album de photos, il y a Armand Charlet et Camille Devouassoud dans le Valse-nestre. Le rocher des Aiguilles Rouges n'est pas fameux mais il paraît que notre

Armand n'était pas tant à l'aise dans le terrain de jeu favori de nos Matheysins. En échange de cette série de courses, Charlet devait les emmener au Grépon. Imaginez un peu à l'époque ce que cela pouvait représenter pour mon père, un peu comme si aujourd'hui Messner vous invitait sur un 8000 ! Mais mon père n'avait pas pu y aller, le docteur Mazauric n'avait pas voulu lui payer le voyage. Mon père lui en voulait encore 40 ans après.

Ah oui, il faut que je vous explique. Le père de mon père était rapidement mort des suites de la guerre de 14 et le docteur Mazauric s'était occupé de mon père, lui faisant passer son bachot en candidat libre. Il avait même été question d'une adoption. En tout cas, entre Evian où mon père était vétérinaire et La Mure où le docteur exerçait, les relations étaient toujours restées très fortes et il n'y eut aucun mal à ce que nous appelions le docteur Mazauric grand-père. A cha-



Olivier Paulin. Coll. J-P Zuanon

cune de nos visites à la famille muroise, nous allions rituellement dans le musée alpin qu'était le bureau du docteur. Là, devant les vieilles photos du massif, j'entendais parler du vide de la nord-ouest de l'Olan ou de l'abîme glacé de Coste-Rouge. C'est ainsi que les noms du père Morel ou du guide Célestin Bernard sont très vivants pour moi. Il y a une photo de ce bon guide avec mon père et les Mazauric au sommet de la Swan dans le fameux album. Mon père racontait que, malgré la fougue de leur jeune âge, ils avaient de la peine à suivre la cadence de Bernard qui, pourtant, leur apparaissait tranquille. On voit donc sur cette photo Madame Mazauric, la fameuse Henriette de la toponymie locale. Mon père avait refusé de faire comme Buisson et Royer qui donnèrent leur nom aux derniers sommets vierges du massif. C'est pourquoi je fais régulièrement mon deuil de la pointe Paulin (qui m'irait si bien) quand je parle de la pointe Henriette. Je me console en pensant aux yeux bleu myosotis de ma grand-mère adoptive. Il y a bien une déesse-mère des neiges en Himalaya. Me dire que je suis le petit-fils d'une déesse-mère des cailloux de l'Oisans me ravit.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur cette folle jeunesse des (proto ?) Glandus de 1930, ne serait-ce que les exercices d'équilibre à vélo sur le pont de la Roizonne, tout au bord, avant que le parapet soit construit. Sensations fortes garanties, bien avant le benji ou le base-jump ! Ou l'ascension du grand clocher de La Mure par le câble du paratonnerre qui était tout rouillé, une sacrée dülfer ! Feue ma tante Yvonne qui habitait

rue du Docteur Tagnard prétendait que c'était depuis cette acrobatie paternelle que le haut de la flèche penchait<sup>24</sup>.

Merci aux amis de La Mure de m'avoir fait une fois de plus replonger dans le vieil album de mon père. Ce sont toujours les mêmes champs de neige du Taillefer ou le ski d'été au lac des Pis-sous sous la nord-ouest de l'Olan, les hautes arêtes aimées de l'Ailefroide, du Sirac, du Pelvoux, la lumière de la Barre des Ecrins, nos sommets à tous, jeunes et vieux, inaltérables si nous le voulons bien (c'est ma touche Mountain Wilderness...) »

Olivier Paulin

Olivier est resté discret à ce sujet mais il a su marcher sur les traces de son père en découvrant de nouveaux itinéraires en haut Valjouffrey :

- sommets des Berches (traversée E-W le 31 août 1997 avec Jocelyne Audra)
  - arête W de la cime du Montagnon (avec Jocelyne Audra le 7 septembre 1997),
  - pointe Paulin, pardon pointe Henriette le 21 septembre 1997 avec Jocelyne Audra et José Castellvi (par l'arête est, sommet gravi par son père 69 ans plus tôt par l'arête sud).
  - traversée tête des Liches-Cime du Montagnon (avec Jocelyne Audra le 22 juillet 2001)
- ... sans oublier d'autres premières dans des vallées proches, toujours dans des secteurs hors des sentiers battus (face NNE du sommet central de Lauranoure, le 29 septembre 1996 avec Jocelyne Audra et Pierre Buttin, deux voies en face sud-est de la cime du Vallon), Bon sang ne saurait mentir.

## Bernard Héritier,

### le collectionneur des 3000 du Valjouffrey

Voici maintenant le portrait d'un homme bien vivant et toujours actif en montagne. Il ne revendique pas le statut de grimpeur de haut niveau mais on ne peut lui contester le titre de meilleur connaisseur des cimes du Valjouffrey. Il a en effet gravi tous les sommets qui entourent sa vallée et celle voisine du Valsenestre, soit au total une soixantaine (dont 28 qui dépassent les 3000 mètres). C'est une belle collection, qui n'a jamais figuré dans le *Guinness Book* mais qui mérite d'être mieux

connue. Outre une vraie passion pour la région, elle sous-entend en effet de réelles qualités de montagnard complet et polyvalent. Entretien avec Bernard Héritier, premier magistrat de sa commune depuis 1984.

#### Quand et comment t'est venue l'idée d'une telle « collection » ?

Ce n'est pas à proprement parler un rêve d'enfant, même si j'ai commencé à aller en moyenne montagne dès ma plus tendre enfance. Ma pre-